



T. BEAUGRAND | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **LADEBAUCHE**
 Editeur-Propriétaire. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

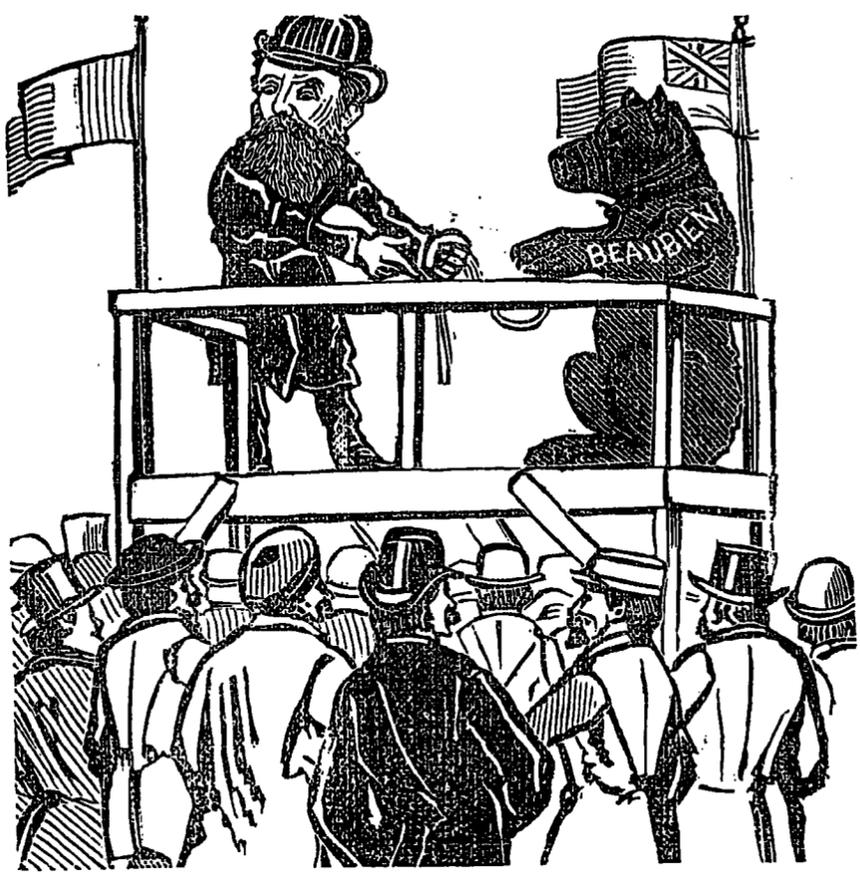
LE GRAND TONIC RENFORCISANT
QUININE
 ET...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
 DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
 XLIII

Elle en était enchantée, car, comme dit le sage Confucius, les femmes et les côtelettes, voyez vous, pour devenir tendres, ont besoin d'être battues. (Faites bien attention que cette pensée n'est pas de moi, mais de Confucius, qui fut en son temps un Chinois et peut-être un vilain Chinois.)

Après Fanfreluche, vint Lyssa qui ne manquait pas non plus de grâce et de beauté, ni surtout de confiance en son mérite.
 Cella-là ne dura qu'un mois, après quoi Polichinelle fit prononcer le divorce et lui donna pour la consoler une pension de deux cent mille livres tournois.
 Après Lyssa, Fryssa, qui ne dura que quinze jours.
 Après Fryssa, Thyra, qui dura dix-sept jours et un quart. Cette pauvre jeune dame, après dîner ayant voulu pour rire prendre le menton du roi son mari, Polichinelle qui était de mauvaise humeur, je ne sais pas pour quelle raison (sans doute il avait mangé trop de boudin à déjeuner), l'envoya d'un coup de pied s'abattre contre le mur. Puis, comme elle cria et se lamentait, il convoqua sur l'heure son conseil d'Etat, fit prononcer le divorce *hic et nunc* et la mit à la porte avec la seule robe qu'elle avait sur le corps.
 Heureusement, un passant charitable la recueillit, la fit dîner et coucher et Polichinelle, revenu de meilleurs sentiments, lui envoya le lendemain matin cent mille écus en guise de consolation, et trente mille francs



CES BONS PENDARDS

M. Desjardins présente son ours aux électeurs du comté d'Hoche-la-ga.

pour payer le médecin qui guérit les biens dont elle était couverte.
 Ainsi s'écoulaient agréablement dix années pendant lesquelles l'heureux Polichinelle toujours riche, adulé, triomphant, divorçant presque chaque matin au point de n'avoir pas le temps d'être pincé, égratigné ou mordu par ses innombrables belles-mères, s'aperçut enfin qu'il touchait à l'échéance de son contrat avec le Diable et à la fin de ses prospérités.
 XLV
 Ce qui suit est le dernier chapitre, mais non le moins extraordinaire de cette merveilleuse histoire.
 Un matin, vers dix heures, le Diable se présenta dans le palais au moment où Polichinelle achevait de déjeuner. Il buvait à petits coups quelques verres d'un vin de Chiraz exquis, tirait de temps en temps quelques bouffées d'un bon cigare de la Havane (un vrai, pas de ceux de la régie) et faisait risette à sa quatre-

vingt-troisième épouse, une jolie petite personne rose et blanche, un peu boulotte et rondelette, mais très gaie, qui craignait de divorcer quelques jours plus tard et qui jouissait en attendant du plaisir d'être reine.
 Pour s'amuser, elle tiempait un morceau de sucre dans le café de son mari, le suçait à moitié, le retrempeait encore, le présentait aux lèvres de Polichinelle qui l'avait d'un seul coup sans faire le dégoûté, et qui riait de toutes ses forces, car il était très gai, ce scélérat surtout depuis que le docteur Naquetti lui avait enseigné le moyen de divorcer, c'est-à-dire de changer de femme six fois par semaine en se conformant aux lois. (Le dimanche, naturellement, était un jour de repos.)
 En voyant entrer le Diable qui suivant son habitude était habillé comme un gentilhomme de la plus haute volée et qui se faisait annoncer par ses laquais : *Son Altesse monseigneur le prince de Los Inferos*, Polichinelle lui offrit l'hospitalité comme

à un vieil ami.
 — D'abord, dit-il, goûte moi ce café... un pur moka, n'est-ce pas?... Ces gredins de chimistes qui composent le tiers de mon institut n'ont pas réussi à l'empoisonner avec leurs drogues... Avant hier, j'en ai fait empailler cinq qui étaient en train d'y fourrer de la morphine, de la strychnine, de la plombéine, de la fuohséine, et un tas d'autres déarées meurtrières... Regarde par la fenêtre ! tu les verras debout sur leurs pals et faisant une vilaine grimace... Ah ! c'est dans ces occasions qu'on est content de se sentir roi et maître d'un pouvoir absolu ! N'est-ce pas, Los Inferos ?
 L'autre tira de sa poche un parchemin et, sans répondre un mot, à cause de la présence des laquais, le lui mit sous les yeux.
 Polichinelle prit son lorgnon, quoiqu'il eût la vue très bonne, et continua :
 — Je vois ce que c'est, camarade. Tu viens pour l'échéance.
 En effet, répliqua l'autre de l'air

d'un créancier discret, mais pressant, c'est pour l'échéance.
 Polichinelle palpit un peu. On a beau être un gaillard et n'avoir pas froid aux yeux, on a toujours un peu d'émotion lorsqu'il faut descendre dans le royaume des ombres et surtout avec le Diable pour compagne... Il dit à sa femme, mais avec une certaine tendresse qui n'était pas dans ses habitudes :
 — Va voir, chère amie, dans mon cabinet de travail si j'y suis ; si par malheur je n'y étais pas, tu reviendrais ici dans trois heures pour m'en avertir. Va ma bonne, va, va !
 La pauvre petite femme obéit, quoique fort inquiète. Quand aux laquais, d'un geste et d'un mot, Polichinelle les renvoya tous à l'office.
 Aussitôt qu'ils furent seuls, le Diable et lui, il se croisa les bras d'un air de défi et dit :
 — Compère, est-ce que nous sommes arrivés à l'échéance ?
 — Vois toi-même ! dit l'autre en ricanant et lui présentant le parchemin.
 — Eh bien répliqua Polichinelle, qui n'était pas poitron, au contraire ! il est dix heures et quart. L'échéance n'est qu'à midi. Je suis mon maître encore pendant sept quarts d'heure. Va t'en ! à midi, tu reviendras !
 — Tu fais le fier ! dit le Diable, mais...
 — Veux-tu t'en aller, canaille ! Veux-tu lever ton camp, affreux polisson ! cria Polichinelle.
 Et d'un seul coup, mais d'un pied sûr, il l'enleva en l'air par le fond de son haut-de-chausses ; mais l'enleva si haut que le Diable infortuné fut transporté à trente pieds plus haut et retomba du reste sur ses pattes en se frottant le derrière qui était cruellement endommagé.
 Il se sauva, en le menaçant du doigt :
 — Je vais revenir à midi, dit-il. Et alors tu me paieras ça dans l'éternité, avec les intérêts.
 — Va, cours, vole et reviens, répliqua Polichinelle qui connaissait les bons auteurs et savait les citer à propos.
 Puis, se voyant seul, il se mit à réfléchir.
 Naturellement il réfléchissait au moyen d'envoyer promener le Diable et de ne pas payer à l'échéance. Ce n'était pas facile, car le Diable est rusé, mais de son côté Polichinelle n'était pas bête.
 Voici donc ce qu'il imagina.
 Vous vous souvenez qu'Isoline, sa première et charmante femme, avait été, sous prétexte de folie, enfermée dans un couvent à douze lieues de la capitale. C'est là que, livrée à la dévotion la plus parfaite, demandant sans cesse pardon à Dieu de ses pé-